

La farine de manioc, un rouage des systèmes extractivistes

Florence Pinton
sociologue

Laure Emperaire
botaniste

La production et le contrôle de la farine de manioc ont toujours été un enjeu, tant pour les collecteurs que pour les patrons de l'extractivisme. Produire de la farine, aliment de longue conservation, signifie pour les premiers être à l'abri d'une pénurie et réduire leur endettement auprès d'un patron. Pour ce dernier, la farine est, comme la dette, un élément de contrôle des collecteurs, mais elle lui permet également de diversifier ses activités commerciales en ravitaillant les petites agglomérations. Ainsi, la farine, produit troqué ou produit monétarisé, se trouve au centre de divers systèmes d'échange aux modalités fluctuantes.

L'extractivisme a une place extrêmement variable dans les systèmes de production amazoniens. Il peut être l'unique activité pratiquée — c'est le modèle historique de l'extractivisme, dans lequel la collecte des produits forestiers, principalement du caoutchouc, monopolisait toute la force de travail — ou être associé à d'autres activités comme l'agriculture, la chasse, la pêche ou la cueillette (LESCURE *et al.*, 1994). C'est ce dernier modèle qui tend à se développer actuellement et qui est préconisé dans les réserves extractivistes. Quelle que soit la place de la composante extractiviste dans ces différents systèmes, la farine de manioc est toujours présente.

La collecte du caoutchouc prend son essor en Amazonie dans les années 1850. Elle s'appuie initialement sur une main-d'œuvre locale qui devient rapidement insuffisante face à la demande en gomme et à l'immensité du territoire à exploiter. Des vagues d'immigrants nordestins suppléent

Extractivisme et agriculture

bientôt au manque de bras et la population amazonienne passe d'environ 200 000 habitants en 1850 à 1 220 000 en 1910 (SANTOS, 1980). Toute la force de travail se tourne vers l'exploitation de la *borracha*.

Le lieutenant-capitaine da Silva Araújo e Amazonas (1852) décrit la situation de l'agriculture et son rapport à l'extractivisme en ces termes :

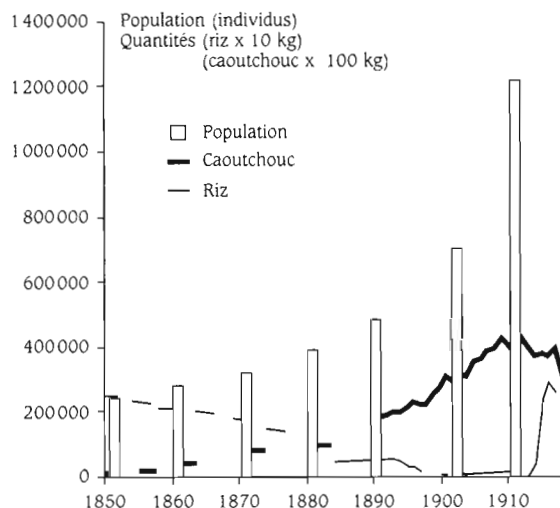
« On plante peu, même pour sa consommation, seulement du manioc amer, du manioc doux, des patates douces, des ignames, très peu de légumes et quelques fruits, mais sans grand intérêt, ni avec beaucoup de soin ; on s'en remet aux caprices de la nature, on cultive seulement quelques denrées sans réelle valeur commerciale, où que ce soit. On cultive aussi très peu du coton et du café, bien que celui du rio Negro soit le meilleur de tout le Brésil ; de même pour le tabac qui prime en Mundurucanie [région comprise entre le Tapajós, le Madeira et l'Amazonas] ou encore le *guaraná* sur ces mêmes terres et autour de Luséa [même région]. On a abandonné la culture de l'indigo, recommandée et encouragée par l'ancien Gouverneur métropolitain. On ignore l'importance du *curauá* [Bromeliaceae] avec lequel on peut fabriquer des cordes de qualité supérieure à celles de lin. On a abandonné le thé, la cannelle, le piment et le giroflier, cultures pour lesquelles la terre serait tout à fait adaptée et qui, si près de l'Europe, auraient l'avantage d'une obtention aisée pour des pays aujourd'hui soumis à un monopole, à l'image de celui qu'exerce la Grande Bretagne pour des denrées en provenance de ses Colonies Asiatiques.

Incroyable situation, qu'une indifférence aussi injustifiable s'explique par la promptitude et la facilité de l'extraction des drogues spontanées, qui les [les habitants] mènent, à l'image de la Providence, à s'épargner le travail de la culture. Ils ne savent pas ce qu'est la vie autour d'un espace couvert de plantations, parsemé d'habitations, animé par des familles, dont ils tireront leur subsistance et qui leur offrira les plaisirs qui rendent la vie agréable et ne peuvent la comparer avec celle dans la forêt épaisse, humide et insalubre, où entre le silence et la solitude, on va extraire des produits qui deviendront la cause d'un retard et d'une ruine. »

Avec le développement de l'extractivisme, la part du secteur agricole (élevage compris) dans le secteur primaire passe de 29 % en 1890 à 21 % en 1900, tombe à 9 % en 1910 lors du boom du caoutchouc mais remonte à 53 % en 1920 quelques années après l'effondrement du marché brésilien du caoutchouc (SANTOS, *op. cit.*). Mais si l'extractivisme s'oppose à la constitution d'une agriculture dynamique, il en demeure néanmoins tributaire pour le ravitaillement des collecteurs. Le développement des

centres commerciaux requiert aussi un approvisionnement régulier. Les productions amazoniennes de farine de manioc augmentent (36 000 tonnes en 1890, 39 000 tonnes en 1900 et 51 500 tonnes en 1910) mais beaucoup moins que ne s'accroît la population. Les denrées sont en majorité importées d'autres régions du Brésil. La production de cacao, dont une grande part est d'origine forestière, se maintient ; celle de maïs augmente, mais son importation également. Les cultures de riz et de café sont presque abandonnées (SANTOS, *op. cit.*). Les évolutions respectives de la population amazonienne, du principal produit extractiviste, le caoutchouc, et d'un produit agricole, le riz sont comparées sur la figure 1 ; cependant, il faut noter que les données ne se réfèrent qu'aux produits officiellement comptabilisés, et non à l'agriculture vivrière qui fait l'objet d'échanges locaux.

FIG. 1 — Évolutions comparées de la population (SANTOS, 1980), de la production de caoutchouc (HOMMA, 1988) en Amazonie et de la production d'un produit agricole, le riz, dans l'État du Pará (LECOINTE, 1922).



Le développement de l'extractivisme freinera pendant près d'un siècle celui de l'agriculture. Que ce soit dans les *seringais* ou dans les *empresas* — expéditions de plusieurs mois montées par les patrons à la recherche de produits forestiers —, les collecteurs, Indiens déplacés de leurs lieux d'origine, métis *caboclos* ou immigrants nordestins, sont totalement dépendants de leur patron pour leur alimentation.

Ces denrées sont le plus souvent achetées en ville ou à de petits producteurs locaux. Cependant, quelques unités autonomes à l'intérieur desquelles agriculture et collecte des produits forestiers sont étroitement couplées se mettent en place.

¹ Dans la région de Manaus, divers essais de colonisation agricole ont lieu dans les années 1850-1860.

Entrepris par la Compagnie de navigation et de commerce de l'Amazonas, ils ont concerné 1 061 Portugais et 30 Chinois et se sont soldés par des échecs.

À proximité de Belém, dans la région Bragantine, plusieurs centres de colonisation agricoles ont été fondés entre 1875 et 1914, le long de la nouvelle voie de chemin de fer.

Ce furent aussi des échecs et les colons durent abandonner l'agriculture pour se tourner vers le caoutchouc (SANTOS, 1980).

² Les documentaires de Silvino Santos (cinéaste attiré de l'entreprise J. G. Araújo), tournés dans les années vingt, montrent l'articulation de ces activités avec l'entreprise extractiviste (SOUZA, 1977).

Ce sont des *vilas*, selon la dénomination donnée aux diverses tentatives de colonisation agricole¹ qui ont eu lieu au milieu du XIX^e siècle. On a un exemple de ces *vilas* sur les bords du lac Mamori, à proximité de Manaus, où une famille de patrons a contrôlé la région pendant trois générations. Jusqu'à deux cents familles ont été employées sur ses terres dans la collecte de la *balata*, de la *sorva*, du bois de rose, de la *castanha* et de la *seringa* (cette dernière durant la Seconde Guerre mondiale) au cours des différents cycles extractivistes, mais aussi dans la production de farine de manioc, dans l'élevage et dans la pêche afin d'assurer l'approvisionnement des collecteurs². Le poisson, en particulier le *pirarucu* (*Arapaima gigas*), était séché et envoyé, soit pour l'exportation, soit dans les lointains *seringais*.

Le patron, le plus souvent simple maillon de la longue chaîne d'intermédiaires qui va du collecteur aux grandes maisons d'exportation, exploite au maximum la main-d'œuvre et réalise ses bénéfices tant sur les produits forestiers que sur les biens de consommation vendus aux collecteurs, ne laissant que peu d'espace à la petite agriculture familiale. Cet antagonisme entre agriculture et extractivisme a pu cependant disparaître. Ainsi, durant la Seconde Guerre mondiale, il y a synergie entre ces deux activités et, afin de limiter leurs approvisionnements à l'extérieur et d'assurer le maintien de leur force de travail dans les lointaines zones d'exploitation des hévéas, les patrons encouragent l'agriculture.

Ce n'est qu'avec l'affaiblissement du pouvoir patronal, conséquence de l'étiollement du marché des produits extractivistes dans les années soixante-dix, que l'agriculture de subsistance est davantage tolérée mais, même dans ce cas, les liens économiques de l'*aviamento* subsistent entre le patron et son client. Les éventuels excédents de production sont commercialisés auprès du patron pour le paiement d'une dette ou pour l'achat de denrées de base. L'isolement, le contexte inflationniste brésilien et la persistance de l'*aviamento* limitent une monétarisation des échanges ; cependant le système d'échange perd sa signification propre liée à l'extractivisme et la traditionnelle avance en vivres contre des produits forestiers se mue progressivement en un troc de produits agricoles contre des biens manufacturés. Le patron diversifie aussi ses activités et devient *regatão*, c'est-à-dire commerçant sur le fleuve. Les produits forestiers ne constituent plus qu'une partie de sa marchandise.

En se tournant vers l'agriculture, les collecteurs changent de statut, deviennent producteurs et revendiquent une relative autonomie. Les petits agriculteurs qui vivent de leurs *roças* — parcelles cultivées — émergent en tant que groupe social.

Produire de la farine de manioc

Autrefois concédée par les patrons, aujourd'hui produite au fur et à mesure des besoins, la farine est toujours l'élément de base de l'alimentation. Ses techniques de production, qui varient selon les régions et les groupes culturels (en particulier par l'utilisation de la couleuvre ou de la presse), sont très artisanales et nécessitent un fort investissement en travail : environ 160 jours pour 3 tonnes de farine, et les rendements oscillent entre 2 tonnes et 5 tonnes de farine à l'hectare (PEREIRA, 1996).

L'étape décisive d'une autonomie alimentaire pour le collecteur est l'ouverture annuelle d'un abattis. Ce travail se fait en saison sèche, le sous-bois est dégagé puis les grands arbres abattus. Il s'écoule quelques semaines avant que la végétation ne soit brûlée. Ce sont les hommes adultes qui se chargent de l'ouverture de la *roça*. Un ou deux jours après le brûlis, une fois que la terre a refroidi, les boutures de manioc sont mises en terre, l'homme prépare le sol et la femme les plante. En général la main-d'œuvre familiale suffit à la préparation et à la plantation de l'abattis, mais, dans des circonstances particulières (grandes *roças*, absence d'une partie de la famille...), le chef de famille peut organiser des *ajuris*, c'est-à-dire la participation de plusieurs familles à ses travaux, à charge de réciprocité.

Sur le rio Negro, les agriculteurs cultivent de nombreuses variétés de manioc. Elles diffèrent principalement par le type de produit obtenu, par leur temps de maturation et les possibilités de conservation en terre. Le manioc est reproduit végétativement par boutures, les *manivas*, ici déposées dans une spathe du palmier *Inajá* (*Maximiliana* sp.).



³ Ces cycles peuvent, pour certaines variétés, être écourtés en cas de besoin urgent de farine.

La superficie annuelle défrichée va de un demi-hectare à un hectare ; deux à trois cycles de manioc, chacun de douze à dix-huit mois selon les variétés³, se succèdent sur une même parcelle. En général, chaque agriculteur possède deux *roças*, l'une en premier cycle de production, l'autre en second, mais la possibilité d'avoir une troisième *roça* est une garantie de sécurité.

Les facteurs avancés pour expliquer l'abandon d'une *roça* sont, avant la baisse de fertilité des sols, l'envahissement par les adventices (si une *roça* nécessite plus de trois sarclages dans l'année, elle est jugée non rentable) et les attaques des fourmis, les *saúvas*, du genre *Atta*, qui peuvent dévaster un champ en quelques heures et souvent obligent à rechercher des terres vierges plus loin en forêt.

Selon les régions, les parcelles sont enrichies dès la deuxième année en fruitiers divers ou totalement abandonnées après le dernier arrachage. Sur le rio Negro, on observe fréquemment des jachères enrichies en *cajueiros*, *ingás*, *pupunheiras*, *cucuras*, etc., qui, avec un faible entretien, donneront des fruits jusqu'à être éliminés par le recrû forestier naturel.

La fabrication de la farine de manioc requiert un temps presque équivalent à celui de la préparation, de la plantation et de l'entretien de l'abattis. Cette opération est pratiquée une à deux fois par mois selon les nécessités de la famille et les besoins de vente. La *casa de farinha*, abri où est râpé, lavé, pressé et torréfié le manioc, est alors au centre des activités. La propriété d'une « maison de farine » où sont regroupés tous les instruments nécessaires à la fabrication constitue un investissement important et est un signe de stabilité économique.

Les places respectives accordées à l'extractivisme et à l'agriculture sont variables selon les régions et les stratégies familiales. Situation du marché extractiviste, disponibilité en produits forestiers, impératifs économiques et composition de la main-d'œuvre familiale influent sur la part accordée à l'une ou l'autre activité. En général, seuls les jeunes hommes adultes, sans charge de famille, peuvent se consacrer uniquement à l'extractivisme, leur force de travail est suffisamment importante pour qu'ils arrivent à dégager un bénéfice de leur activité. Avec une famille nombreuse et des enfants encore jeunes, l'extractivisme seul ne suffit plus à subvenir aux besoins familiaux et il devient plus intéressant de se consacrer à l'agriculture. Ce n'est que lorsque les enfants auront atteint une quinzaine d'années que l'activité extractiviste pourra à nouveau engendrer quelques revenus. Cependant, la scolarisation croissante des enfants a modifié ces rapports entre agriculture et extractivisme. L'enseignement des toutes premières

classes est assuré sur place, dans les villages ; en revanche, dès que l'enfant atteint douze, treize ans, il est souvent envoyé en ville poursuivre quelques années d'étude. Cette scolarisation réduit temporairement la main-d'œuvre familiale et oblige à un investissement plus important dans l'agriculture. En effet, de grandes quantités de farine doivent être périodiquement préparées pour l'alimentation et l'entretien des jeunes restés en ville et des grands-parents ou autres membres de la famille qui en ont la garde.

La farine de manioc constitue la base de l'alimentation tant au village qu'en forêt. Avant le départ pour la collecte de produits extractivistes, on en prépare de grandes quantités stockées dans des *paneiros* de *cipó-titica*.



La complémentarité des activités extractivistes et agricoles s'exprime dans l'économie familiale (activité générant un revenu et activité de subsistance) mais aussi dans le calendrier des activités (EMPERAIRE et PINTON, 1993). Ainsi, dans le moyen rio Negro, à la période de mise en place de l'abattis, en début de saison sèche, va succéder celle d'exploitation de l'hévéa sur les berges exondées des rives du rio Negro. Par la suite, avec la remontée des eaux, ce sont les zones lointaines des *piaçabais* qui deviendront accessibles. Cependant l'équilibre est précaire, car une absence prolongée ou une maladie au moment de la saison sèche contraint le collecteur-agriculteur à renoncer à l'ouverture d'un abattis. La soudure entre deux cycles de production ne se fait plus, et la dépendance vis-à-vis d'un patron s'amplifie.

Dans les situations où l'agriculture est dominante, et l'extractivisme, une activité complémentaire, les cultivateurs préparent au moins une nouvelle parcelle par an de façon à assurer leur sécurité alimentaire et à produire un surplus de farine de manioc qui leur servira de valeur d'échange.

L'évolution des modes de vie, l'absence locale de services de base dans le domaine de la santé et de l'éducation incitent de plus en plus les familles à s'installer en ville, mais les liens avec leur lieu d'origine ne sont pas coupés pour autant. Ces familles dans une situation économique très vulnérable ayant parfois obtenu un emploi au salaire dérisoire à la mairie par le jeu des relations clientélistes doivent maintenir une certaine autonomie alimentaire. Les terres accessibles autour des villes étant toutes occupées, elles conservent le plus souvent une ou plusieurs *roças* dans leur lieu d'origine pour leur approvisionnement.

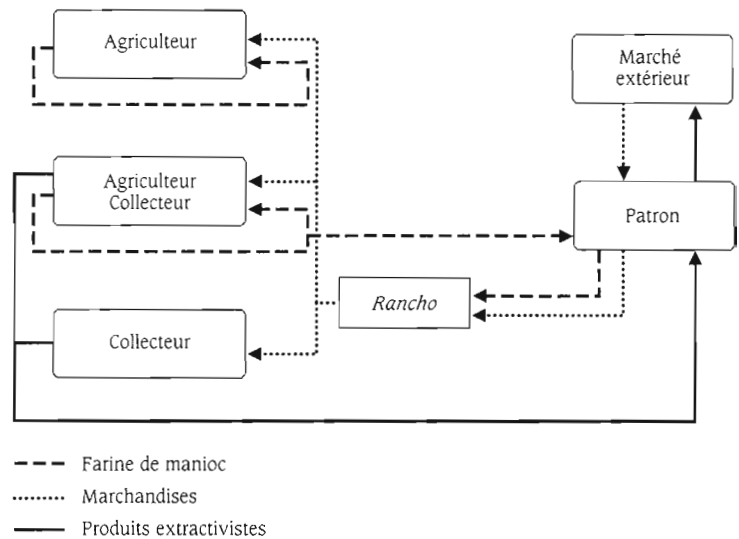
D'une famille à l'autre, les soins apportés à la culture du manioc et les quantités produites sont très variables, allant du strict minimum à des surplus importants. Des facteurs culturels et économiques renforcent la position clé de cet aliment de base dont l'abondance au sein d'une famille renvoie à une image de prospérité. L'agriculture a une valeur sociale marquée, synonyme d'autonomie et de sédentarisation, face à l'extractivisme.

L'économie de la farine de manioc

Les règles traditionnelles de l'*aviamento* garantissent en principe aux patrons la maîtrise de la circulation de la farine de manioc. Les bénéfices effectués, face à une faible productivité du travail, proviennent aussi bien du commerce des produits forestiers que de la surévaluation de la valeur des biens manufacturés, farine de manioc incluse.

Trois catégories de produits (fig. 2) sont échangés (PINTON et EMPERAIRE, 1992) : les biens manufacturés qui constituent le *rancho* sont avancés par le patron au collecteur avant son départ en forêt. Ces marchandises — aliments, ustensiles, outils, tissus, piles, munitions, etc. — sont indispensables à la subsistance et au travail du collecteur pendant une durée établie. S'il ne cultive pas de *roça*, la farine de manioc vient s'y ajouter. Théoriquement, les comptes sont faits à la remise de l'intégralité des produits extractivistes, alors que les *ranchos* auront été fractionnés au maximum par le patron le temps de la collecte, pour limiter les risques de vol ou de fuite de main-d'œuvre. Les trocs successifs sont symboliquement traduits en argent dans un livre de compte où sont consignés les marchandises avancées et leur valeur, les intérêts du prêt consenti et la valeur

FIG. 2 — Circuit des principaux produits échangés dans le cadre de l'extractivisme dans la région du moyen rio Negro.



des produits livrés (LESCURE *et al.*, 1994). Le solde de l'échange est généralement négatif pour le collecteur, le patron étant maître des prix, de la pesée et de l'arithmétique.

Le monopole du commerce que le patron cherche à conserver auprès de ses clients, lui aura permis jusqu'à ces dernières années d'amortir aux dépens du collecteur les conséquences de l'affaiblissement des marchés.

La farine, utilisée comme monnaie d'échange contre de la marchandise par ceux qui produisent des surplus, est revendue *via* les patrons et *regatões* à un prix élevé aux collecteurs sans *roça* productive⁴. Dans la région du moyen Juruá, il a été calculé qu'un producteur doit fabriquer 3,8 fois plus de farine de manioc que celui qui la vend directement en ville pour se procurer les mêmes biens de consommation auprès du patron ou du *regatão* (LESCURE *et al.*, 1992). De plus, en vendant leur farine aux patrons, les petits producteurs sont obligés de s'approvisionner chez eux, et même s'ils réduisent leur degré de dépendance, la logique des échanges perpétue des systèmes d'obligation d'où la négociation est exclue. Tant que les patrons canalisent et contrôlent les circuits empruntés par la farine de manioc, les situations d'extorsion de travail et de subordination subsistent.

Dans ces types de transactions à l'avantage des commerçants, les prix locaux de la farine de manioc sont connus de tous et respectés. Mais la farine peut aussi être échangée sans référence monétaire précise entre

⁴ Sur le moyen rio Negro par exemple, en 1991, une *lata* (20 litres de farine) est échangée entre le producteur et le patron pour une valeur de 2,63 dollars. Recyclée par le patron, elle sera vendue au collecteur l'équivalent de 5,3 dollars.

cultivateurs en paiement de services (aide ponctuelle d'un individu à une famille) ou comme don pour réaffirmer des alliances stratégiques (par exemple avec un patron qui a des difficultés à s'approvisionner en farine mais qui rend service grâce à son bateau). Cela peut aussi être le cas d'autres denrées agricoles ou de produits de la chasse et de la pêche qui jouent un rôle important dans l'autoconsommation et dans les relations de réciprocité, toutefois les difficultés de stockage et de conservation n'en font pas d'aussi bons produits d'échange sur le plan commercial que la farine de manioc.



L'arrivée du *patrão*
au bord du rio Negro.

L'économie de la farine de manioc fonctionne ainsi en circuit fermé au niveau local et occupe en même temps une place maîtresse dans le système économique régional dont dépend l'extractivisme. Valeur d'usage et valeur d'échange se combinent pour faire de cette denrée l'élément pivot des systèmes économiques locaux. Elle apparaît comme régulateur à la fois du processus d'endettement des *caboclos* et du marché de l'extractivisme. Dans les régions où l'extractivisme s'est ralenti au profit de l'agriculture, certains ont compris qu'il suffisait de couper ou en tout cas de rendre difficile le ravitaillement des patrons ou des commerçants en farine pour sortir de ce système. Ils peuvent choisir de créer artificiellement une

situation de pénurie de farine de manioc en se retirant volontairement du marché local face à des prix qu'ils considèrent comme beaucoup trop désavantageux. Le pouvoir du patron, qui n'est plus alors en mesure d'approvisionner correctement ses clients, perd de sa légitimité. Ceux qui s'orientent vers cette solution investissent leurs efforts et leur savoir-faire dans l'agriculture et dans la recherche de nouvelles voies de commercialisation (mise en concurrence des commerçants, associations de producteurs, vente directe lors des passages en ville, etc.) afin de gagner leur autonomie sans pour autant se replier vers l'autosubsistance.

La culture du manioc et la production de farine sont des activités essentielles pour les populations à bas revenus, en particulier pour celles qui pratiquent encore l'extractivisme. Si le déclin de l'emprise des patrons sur leurs clients se manifeste par l'intensification de la production de farine, celle-ci n'est cependant pas homogène d'une famille à l'autre ni même constante au sein de la même famille mais, dans tous les cas, la tendance est à la reprise de contrôle de la production de farine. L'affaiblissement du pouvoir patronal traditionnel, le ralentissement du marché, la reconversion vers d'autres activités sont autant d'éléments qui déstabilisent les rapports de pouvoir locaux. Les patrons, conscients du danger que représente pour leur monopole économique l'intensification de la production de farine et sa vente sur des marchés plus étendus, tentent de s'attacher durablement une clientèle et d'empêcher la fuite de main-d'œuvre vers l'agriculture ou d'autres activités plus lucratives par des manœuvres fondées sur des rapports de force de plus en plus tempérés par des négociations et des comportements de séduction.

R é f é r e n c e s

AMAZONAS (L. DA S. A.), 1984 (fac-similé de l'édition de 1852) — *Dicionário topográfico, histórico, descritivo do Alto Amazonas*. Manaus, Grafima, 208 p.

EMPERAIRE (L.), PINTON (F.), 1993 — « Ecological and socio-economic aspects of extractivism on the Middle Rio Negro ». In Hladik (M.-C.), Hladik (A.), Linares (O. F.), Pagezy (H.), Sample (A.), Hadley (M.), éd. : *Food and nutrition in tropical forest*.

Biocultural interactions. Paris, Unesco, MAB series, vol. 13 : 783-788.

HOMMA (A. K. O.), 1988 — *A extração de recursos naturais renováveis : o caso do extrativismo*

vegetal na Amazônia. Viçosa (M.G.), Universidade Federal de Viçosa, Tese de doutorado, 576 p.

LECOINTE (P.), 1922 — *L'Amazonie brésilienne*. Paris, Augustin Chalamelle Éditeur, t. I 528 p., t. II 495 p.

LESCURE (J.-P.), PINTON (F.), DELAUAUX (J.-J.), 1992 — *La réserve extractiviste : un outil de protection du petit producteur et de la forêt ?* Rapport de mission, Paris/Manaus, Orstom/Inpa, 29 p.

LESCURE (J.-P.), PINTON (F.), EMPERAIRE (L.), 1994 — « People

and forest products in Central Amazonia : a multidisciplinary approach of extractivism ». In Clüsener-Godt (M.), Sachs (I.), éd. : *Extractivism and the Brazilian Amazon : Perspectives on Regional Development*, Paris, Unesco, MAB Digest 18 : 58-88.

PEREIRA (H. DOS S.), 1996 — « Castanha ou farinha, bilan énergétique comparé des activités extractiviste et agricole chez les Kokama ». In Emperaire (L.), éd. : *La forêt en jeu. L'extractivisme en Amazonie centrale*, Paris, Orstom/Unesco, coll. Latitudes 23 : 63-71.

PINTON (F.), EMPERAIRE (L.), 1992 — L'extractivisme en Amazonie brésilienne : un système en crise d'identité. *Cah. Sci. hum.*, 28 (4) : 685 - 703.

SANTOS (R.), 1980 — *História econômica da Amazônia (1800-1920)*. São Paulo, T.A. Queiroz, 358 p.

SOUZA (M.), 1977 — *A expressão amazonense : do colonialismo ao neocolonialismo*. São Paulo, Ed. Alfa-Omega, 217 p.

Pinton F., Empereire Laure. (1996)

La farine de manioc, un rouage des systèmes extractivistes

In : Empereire Laure (ed.). La forêt en jeu : l'extractivisme en Amazonie centrale

Paris (FRA) ; Paris : ORSTOM ; UNESCO, 51-62. (Latitudes 23).

ISBN 2-7099-1334-8